

*à l'usage de l'Édition
S. N.*

ÉDOUARD NAVILLE

PROFESSEUR HONORAIRE DE L'UNIVERSITÉ DE GENÈVE
ASSOCIÉ ÉTRANGER DE L'INSTITUT DE FRANCE

CHAMPOLLION

GENÈVE

SOCIÉTÉ ANONYME DES ÉDITIONS «SONOR»

46, Rue du Stand, 46

1922

Bibliothèque Maison de l'Orient



150086

CHAMPOLLION

L'année 1822 est celle de la naissance de l'égyptologie. Le 27 septembre, Champollion exposait à l'Académie des Inscriptions sa grande découverte : la lecture des hiéroglyphes égyptiens. A l'occasion de ce glorieux centenaire, on permettra à un humble adepte de la science dont il fut le créateur, de jeter un rapide coup-d'œil sur la vie si agitée, et si fertile en grands résultats de celui que nous devons tous appeler notre maître.

En 1770, s'établissait à Figeac, dans le département du Lot, Jacques Champollion, libraire, originaire de La Roche, dans l'Isère. Il épousa, en 1773, Jeanne-Françoise Gualieu, fille d'un négociant de la localité. En 1789, il habitait une vieille maison seigneuriale, plus ou moins délabrée, où il avait eu quatre enfants : deux seulement avaient survécu, dont un fils : Jacques-Joseph.

En janvier 1790, il y eut un événement qui tient presque de la légende : M^{me} Champollion tomba gravement malade et, comme on désespérait de la sauver, son mari s'adressa à un homme du nom de Jacquou, qu'on appelait le magicien. Cet homme, dit un rapport médical, fit si bien à l'aide de simples et de remèdes de sa façon, que le troisième jour elle quitta son lit, radicalement guérie. Mais ce qu'il

y a de plus surprenant, c'est la prédiction que fit cet empirique à M^{me} Champollion, alors âgée de 48 ans, et qui, depuis dix ans, n'avait point eu d'enfants ; il lui annonça ceci : « De votre maladie, il naîtra un garçon, qui sera une lumière des siècles à venir ». La prédiction se réalisa d'abord le 23 décembre 1790. Ce jour-là, naquit un fils, qui fut porté à l'église peu d'heures après sa naissance, pour y être baptisé, au nom de François.

Sa première enfance se ressentit des difficultés dans lesquelles se trouvèrent ses parents du fait des troubles de la Révolution, dont Figeac eut beaucoup à souffrir. L'école fut fermée. Il fallait faire disparaître toutes les anciennes formes d'instruction, et créer un monde nouveau, en enseignant uniquement les préceptes des Jacobins et les hauts faits des vrais patriotes. Elle se rouvrit en 1798. François fut un très mauvais élève. Le petit garçon avait une soif de savoir et de se rendre un compte exact des choses, qui n'était pas de son âge ; l'enseignement un peu terre à terre et mécanique d'une école primaire répugnait à cet esprit qui se sentait comme enchaîné, et qui avait une peine extraordinaire à se plier aux principes élémentaires de l'instruction, tels que l'orthographe et le calcul de tête qui, toute sa vie, lui fut un objet d'horreur.

Il semble que, soit ses parents soit ses maîtres, aient reconnu que le jeune garçon avait une nature qui sortait tout à fait de l'ordinaire, aussi ne resta-t-il que peu de temps à l'école, et un vieux prêtre ami de la famille, Don Calmet, entreprit de faire son éducation en plein air, dans des promenades fréquentes aux environs de Figeac. Pendant toutes les années de la Révolution, l'insécurité des routes n'avait pas permis à François de sortir du jardin de ses parents. Aussi, ces promenades en dehors de la ville furent-elles pour l'enfant comme la révélation d'un monde nouveau. Tout l'intéressait : la nature, les souvenirs historiques qui se rattachaient à Figeac. Tout cela donnait lieu à des questions sans nombre, qui embarrassaient parfois le bon Père. Aussi finit-il bientôt par avouer qu'il n'était plus de force à satisfaire les besoins de génie qu'il y avait dans la tête de l'enfant.

Son frère aîné, Jacques-Joseph, avec qui il était en correspondance suivie, tenait un commerce à Grenoble, où il y avait de tout autres ressources pour l'éducation, qu'à Figeac. Il y fit venir François, qui arriva en mars 1801. Il avait alors onze ans.

Une fois déjà, pendant qu'il était encore à Figeac, le nom de l'Égypte avait été prononcé devant lui. En 1798, il avait été question que Jacques-Joseph fît partie de l'armée de Bonaparte. Le frère aîné à qui cette perspective souriait fort, faisait au jeune garçon de sept ans des descriptions brillantes des merveilles qu'il allait voir dans ce pays. Il fit naître chez lui un enthousiasme si puissant que lorsque Jacques-Joseph apprit tout d'un coup qu'il ne partirait pas, ce fut pour le petit un véritable effondrement, à tel point que dans la famille on n'osait plus devant lui prononcer le nom d'Égypte.

Grenoble était la ville où les idées de la révolution, en particulier les droits de l'homme, avaient été accueillis avec grande faveur : ils avaient même été proclamés en 1788 à Vizille à l'assemblée des Etats, mais les habitants du Dauphiné ne voulaient pas de l'anarchie révolutionnaire, ils ne voulaient pas des commissaires de la Convention et leur résistèrent avec succès en plus d'une occasion. Après la chute de Robespierre, lorsque la paix se rétablit dans le pays, le Directoire songea à l'instruction publique et établit ce qu'on nomma des écoles centrales, où les citoyens étaient invités à envoyer leurs enfants. Mais dans ces écoles, toute instruction religieuse était bannie aussi vit-on bientôt se fonder des institutions privées auxquelles l'autorité ne faisait pas opposition. C'est dans celle de l'abbé Dussert, la meilleure de Grenoble, que François fut placé par son frère, Jacques-Joseph. Celui-ci prit en mains complètement l'éducation de son cadet dont il attendait beaucoup. Lui-même avait remis à un cousin son commerce de gros, et s'adonnait à des études de philologie et d'archéologie. François, dit le jeune, doit certainement beaucoup à l'affection de son frère qu'on désignait toujours sous le nom de Figeac, et à la sollicitude intelligente avec laquelle celui-ci le suivit et le dirigea pendant ses premières études.

L'école de l'abbé Dussert développa d'emblée chez François une si grande ardeur pour l'étude qu'il reçut l'autorisation, une fois ses onze ans révolus, de suivre les leçons d'hébreu. Les années que François passa à Grenoble sont marquées par un événement qui, on peut bien le dire, décida sa carrière. Fourier, le physicien et mathématicien qui avait été l'âme de l'expédition scientifique d'Égypte, fut nommé préfet de l'Isère. Fourier, chargé de la publication du grand ouvrage, *Description de l'Égypte*, avait rapporté des antiquités et en particulier une copie du Zodiaque de Dendérah, au sujet duquel s'était engagée une discussion qui était arrivée jusqu'aux oreilles de l'enfant.

Ce fut en automne 1802 qu'il fut pour la première fois conduit à la préfecture pour voir Fourier. Entrant à la Préfecture, il fut comme médusé, et il resta devant Fourier dans un silence imperturbable : il écouta avec la plus grande attention les explications que lui donnait le bienveillant préfet, et quand, au lieu de mauvaises copies, Fourier lui montra des inscriptions authentiques et des fragments de papyrus, cela lui rendit aussitôt la vie et la parole. A ce moment, dans cette première visite qu'il fit à Fourier, Champollion l'a dit lui-même, il sentit naître en lui non seulement un désir ardent de déchiffrer l'écriture égyptienne, mais la certitude qu'il y arriverait. Ce fut, comme l'ont dit ses camarades, une vocation soudaine qui se déclara en lui. Depuis lors, il ne pensa plus qu'aux hiéroglyphes dont il couvrit ses livres, ses cahiers, et même les pupitres.

Figeac avait de la peine à arrêter l'ardeur insatiable de son jeune frère qui voulait tout embrasser. Néanmoins, en août 1803, il lui permit d'ajouter à l'hébreu trois langues sémitiques, l'arabe, le syrien et le chaldéen qu'il étudia et compara, toujours avec l'espoir que cela le conduirait à l'égyptien. Il y joignait l'étude des mythologies de l'antiquité ce qui le poussa à rédiger un travail sur « la fable des géants ». Fourier aurait voulu publier ce travail d'un enfant de 13 ans, l'archéologue Millin exprima sur ce travail un jugement si sévère, qu'il y renonça, ce dont dix ans plus tard Champollion se félicita, quand

parlant de la « fable des géants » il l'appelait sa première bêtise.

Le 20 novembre 1804 fut pour François le commencement d'années presque de martyre. Ce jour-là, il entra au lycée, la nouvelle institution d'Etat qui avait remplacé l'école centrale et celle de l'abbé Dussert. Elle n'avait qu'un seul but : former des soldats pour celui qui était alors le maître de la France. C'était donc l'organisation militaire la plus rigoureuse, les élèves étant enrégimentés, des officiers instructeurs les formaient à l'exercice et à l'usage des armes, tout l'emploi de la journée était réglé au son du tambour, une discipline de fer ne fléchissait pas même aux heures de récréation, et la surveillance la plus stricte s'étendait à la nuit. Interdiction absolue à François de se livrer à ses études favorites et, cela au moment où par l'étude des travaux de l'académicien Deguignes et de l'abbé Barthélemy, il avait appris que le copte n'était autre chose que l'ancien égyptien écrit en caractère grecs, et où il avait réussi à se procurer un travail sur les manuscrits coptes du Vatican.

On peut se représenter la douleur intense qu'éprouva le garçon si enthousiaste lorsqu'il entra dans ce qu'il appelait sa prison. En outre, il était séparé de son frère, qui ne pouvait que rarement venir le voir. Ses souffrances furent quelque peu allégées d'abord par la grande bienveillance que lui témoignèrent ses camarades, lesquels reconnurent sa supériorité et lui donnèrent une place à part au milieu d'eux ; puis à la demande du mathématicien Biot qui le connaissait, l'inspecteur Fourcroy lui accorda l'autorisation de continuer ses études particulières dans les heures de récréation, un privilège qui indisposa fortement à son égard plusieurs des maîtres. D'autres, cependant, étaient ses protecteurs et favorisèrent ses travaux qui portaient alors sur les trois langues de la vallée du Nil, l'arabe, le copte et l'éthiopien.

Néanmoins, ses lettres à son frères sont toujours plaintives et souvent presque désespérées, d'autant que sa santé jusqu'alors très robuste, commençait à être sérieusement atteinte. Il n'était pas seul à souffrir du régime du lycée, car il se développa un esprit de révolte qui alla si

loin que la nuit on mit dans les dortoirs des soldats armés, avec bayonnette au canon. Mais Champollion avait un puissant protecteur, le préfet Fourier qui avait reconnu le génie, qui voyait clairement que l'internat du lycée ne pouvait convenir à celui qu'il appelait « un poulain fougueux qui demande triple ration ». Il obtint du ministre pour le jeune homme une petite place à la bibliothèque de Paris pour l'automne 1807. François aurait voulu partir le plus vite possible. Biot lui offrait de le prendre dans sa maison : mais Figeac le trouvait trop jeune pour le lancer dans la grande ville, et il l'obligea à rester encore une année à Grenoble.

Cette année ne fut pas aussi dure que les précédentes. Il eut des amis en dehors du lycée, ce fut d'abord Don Raphael, un ancien moine copte qui était venu d'Égypte avec l'armée française, et qui enseignait l'arabe vulgaire à Paris. Il vint à Grenoble pour la seconde fois pendant les vacances. Il s'intéressait vivement au jeune homme auquel il fournit des livres orientaux, sans parler de tout ce qu'il lui apprit en conversation. Lui aussi était convaincu de la nécessité que Champollion quittât le lycée dont, l'influence n'avait pas été bonne. Il y a deux François Champollion, disaient ses camarades. Ils le voyaient tantôt plein de feu et d'enthousiasme, tandis que d'autres fois il tombait dans un abattement dont on avait peine à le faire sortir.

Il rentra au lycée en Novembre 1806, et les mois qu'il y passa encore furent une période de travail intense. Fourier qui le suivait toujours avec le plus grand intérêt, demanda qu'il pût assister aux séances de l'Académie de Grenoble et depuis lors il ne suivit plus les leçons du lycée qu'en externe, et il demeura chez son frère. Fourier l'introduisit aussi à des soirées intimes où se rassemblait toute la société littéraire de Grenoble, et où l'on voyait souvent des étrangers qu'attirait la réputation scientifique du préfet.

Je ne puis énumérer ici la quantité de travaux qu'entreprit le jeune homme dans diverses langues orientales, mais toujours avec l'idée qu'elles le conduiraient au but qu'il avait sans cesse devant les yeux, l'Égypte. Il s'es-

saya à une interprétation des signes hiéroglyphiques d'après Horapollon. C'est alors aussi qu'il conçut le plan d'un grand ouvrage, *l'Égypte sous les Pharaons*, qui commençait par la géographie. Il dessina une carte du pays ; quant au travail qui l'accompagnait, il parut en deux volumes quelques années plus tard.

Le 27 août, fin de l'année scolaire, les portes du lycée se fermèrent et, au moment où il en franchit le seuil, Champollion, vaincu par l'excès de joie qui le possédait, tomba évanoui dans les bras de son ami Thévenet.

Quatre jours après, il présentait sa carte d'Égypte à l'Académie de Grenoble, et il exposait le plan de son ouvrage : *l'Égypte sous les Pharaons*, qui devait être une véritable encyclopédie, où devait figurer un jour le déchiffrement des hiéroglyphes. L'Académie, émerveillée, nomma peu après le jeune homme de seize ans membre de la Compagnie, et c'est ainsi que se termina sa vie d'écolier.

Le 13 septembre 1807, les deux frères arrivèrent à Paris. La capitale était alors le centre de la vie scientifique et intellectuelle de l'Europe, où affluaient les étrangers qui marquaient dans une branche quelconque du savoir. Aussitôt arrivé, Figeac présenta son frère aux deux sommités dont il devait suivre les leçons au Collège de France et à l'école spéciale des langues orientales vivantes, Silvestre de Sacy et Langlès. Sacy, le grand arabisant, depuis la chute de la monarchie, à laquelle il était très attaché, s'était retiré dans sa chambre de travail, avait passé inaperçu les années de la Terreur, qu'il avait consacrées à des recherches sur les langues orientales, et en particulier sur l'arabe classique, qui avaient fait de lui un maître incontesté, devant l'autorité duquel on s'incline encore aujourd'hui. Il avait entendu parler du jeune homme et il le reçut avec une grande bienveillance, s'intéressa à ses vastes plans et, quoiqu'il ne crût pas à leur réalisation, en particulier, quoiqu'il ne crût pas à son succès final dans le déchiffrement des hiéroglyphes, il l'encouragea à continuer ses recherches.

Langlès, le fondateur de l'école spéciale de langues orientales vivantes, fut beaucoup moins aimable. Il ne s'intéressait qu'aux langues du centre de l'Asie, et non

seulement il avait une sorte de mépris pour l'égyptien, mais il considérait que le but que se proposait Champollion n'était qu'une sottise prétention, à laquelle il ferait bien de renoncer, pour se livrer à l'étude des langues asiatiques.

Ce fut surtout le Collège de France qui attira Champollion ; mais ailleurs il était dans une situation particulièrement favorable. La bibliothèque de Paris, maintenant Bibliothèque Nationale, s'était prodigieusement enrichie, d'abord par la Révolution, qui avait supprimé les couvents et confisqué les biens des émigrants, leurs livres et leurs manuscrits, puis par les trésors que les commissaires de l'empereur avaient, à la suite de ses campagnes, rapportés des bibliothèques d'Italie, d'Allemagne et d'Autriche ; enfin, pour ce qui était la spécialité de Champollion, par tout ce qui provenait de la campagne d'Égypte.

Il se mit aussitôt à l'étude des manuscrits coptes, en vue de son dictionnaire géographique de l'Égypte, mais il se plaint de l'insuffisance des grammaires et des dictionnaires de cette langue ; aussi, il résolut de faire lui-même une grammaire copte, accompagnée d'un lexique.

Fourier, son grand protecteur, le mit en rapport avec les savants qui travaillaient à rédiger la Description de l'Égypte, en particulier avec Jomard, lequel ne vit pas sans un certain déplaisir que sa description de l'Égypte ancienne ne concordait pas avec l'*Introduction géographique* et la carte dont le jeune homme était l'auteur. Champollion ne manquait pas d'entrer en relations avec tous les Orientaux, surtout les Coptes, qui alors arrivaient à Paris en grand nombre, comme par exemple un prêtre copte, qui lisait la messe dans sa langue à l'église de Saint-Roch. Ses amis Européens, auxquels il recourait souvent, et qui lui témoignaient de la bienveillance, c'était d'abord Don Raphael, qu'il avait connu à Grenoble, l'archéologue Millin, chez qui il allait beaucoup, l'historien voyageur Volney, Audran, le professeur de langues orientales au Collège de France, Cambry, le président de l'Académie celtique, qui est devenue la Société des antiquaires. Champollion s'attacha beaucoup à lui, et sa mort fut pour lui un coup dont il eut de la peine à se remettre.

Ses travaux à la bibliothèque l'avaient tellement absorbé que cela avait retardé quelque peu l'achèvement de l'introduction à son grand ouvrage : *l'Égypte sous les Pharaons*. Néanmoins, à la fin de l'année 1807, les deux volumes de la géographie étaient prêts à être publiés. Cambry voulait les faire paraître dans le *Recueil de l'Académie celtique*. Figeac s'y opposa, disant que l'ouvrage devait être indépendant. Les circonstances n'en permirent pas la publication, qui n'eut lieu que sept ans après.

Pendant la seconde année de Paris, François fut souvent entravé par des difficultés matérielles. C'était d'abord le manque d'argent. Il avait une chambre dans la maison d'une dame Mécran, et il prenait ses repas chez un M. Faujas, professeur d'histoire naturelle, « lequel travaillait comme un galérien pour faire vivre sa famille ».

Il arrivait à Champollion, qui était entièrement à la charge de son frère, et que sa générosité poussait quelquefois à faire une brèche à ses maigres ressources, de se trouver incapable de faire face aux paiements de la fin du mois. Il eut aussi des difficultés d'un autre genre. L'empereur avait besoin de soldats, et le recrutement portait sur les jeunes gens de seize ans. Ses protecteurs les plus influents firent de nombreuses démarches pour qu'il fût libéré de cette obligation qui aurait mis fin à sa carrière scientifique ; mais ce ne fut qu'à la fin de 1808 qu'ils y arrivèrent.

Dans cette seconde année à Paris, il s'attaqua résolument à l'inscription de Rosette, qui avait déjà toute une histoire. En 1799, pendant l'expédition française, un officier, Boussard, creusant un fossé dans l'un des forts de la ville de Rosette, découvrit le fameux monument connu depuis lors sous le nom de pierre de Rosette. Cette dalle de basalte, endommagée au sommet, porte dans la partie supérieure des hiéroglyphes, et au bas d'une inscription grecque : « que ce décret soit gravé sur une stèle de pierre dure, en caractères sacrés, locaux (*Ἐγχωριούς*) et grecs ». Il n'y avait pas à s'y tromper, il s'agit d'un décret composé en langue égyptienne et dans cette dernière langue, on fait la distinction entre l'écriture sacrée et celle qui est d'un usage général.

Le premier à tirer parti de ce document fut Silvestre de Sacy. Dans sa *Lettre au citoyen Chaptal, ministre de l'intérieur*, publiée en 1802, il s'attaqua à l'inscription du milieu et il réussit à y séparer certains groupes qui représentent des mots tels que Alexandre, Ptolémée, Arsinoë ; il reconnaît avec raison que cette écriture est celle que Clément d'Alexandrie appelle épistolographique, mais il n'ose pas s'attaquer à l'écriture hiéroglyphique qu'il considère comme étant purement idéographique. En revanche, il reconnaît l'existence d'une troisième écriture, qui n'est pas sur la pierre, l'écriture hiératique, qu'il trouve sur des toiles de momies, qu'il appelle demi-sacrée et qu'il considère comme soit alphabétique, soit syllabique.

A Sacy succède le Suédois Akerblad qui, dans un travail publié en 1802, relève quelques erreurs de Sacy et dresse un petit alphabet toujours des caractères épistolographiques.

C'est à leur suite que se place Champollion qui, dans l'été de cette année 1808, écrivait à son frère : « J'ai fait un assez grand pas dans ces études, j'ai pu établir par des preuves irréfutables que tous les papyrus ont le même système d'écriture et le même alphabet, j'ai reconnu la valeur de tous les signes de l'inscription de Rosette, qui correspondent absolument à ceux du papyrus de Denon ». La lettre du 30 août se terminait par ces mots : « fais-moi tes observations, je t'expose mon premier pas ». Il transcrivait, par une lettre copte, chacun des 25 caractères qu'il croyait avoir découverts, et il avait réussi à fixer la valeur de quelques caractères de l'inscription démotique : mais il y avait des erreurs dans ce premier pas, ainsi la correspondance avec le papyrus Denon n'existait pas : celui-ci était en hiératique. Néanmoins, il était intéressant de voir cette première découverte, toute imparfaite qu'elle soit, et que Champollion fit tout à fait indépendamment, sans aucun secours extérieur.

Ce premier pas enthousiasma tellement Figeac qu'il aurait voulu que son frère se concentrât uniquement sur le déchiffrement, et renonçât à ses études générales sur l'antiquité et aux théories qui en dérivait ; et pour le forcer à ne pas s'écarter de la ligne qu'il lui prescrivait,

il imagina un moyen barbare, il lui coupa momentanément les vivres. Grande détresse de l'étudiant, à qui son frère faisait bien un faible subside, mais qui n'avait plus de quoi s'habiller. Heureusement que Figeac ne persista pas, et au mois d'octobre tout était rétabli. A côté de ses travaux égyptiens, il publia de nombreux articles sur des sujets archéologiques et il était toujours en rapports suivis avec l'Académie de Grenoble. Fourier, qui écrivait l'introduction à la *Description de l'Égypte*, désirait vivement son retour. Pendant ses derniers mois de Paris, il se livra toujours plus ardemment à l'étude du copte que, disait-il, il voulait parler comme le français, et il entra ainsi en discussion avec Quatremère, qui venait de publier un livre sur cette langue. Dans l'été 1909, il corrigea son alphabet, mais cela ne le mena pas beaucoup plus loin. Il avait eu connaissance des travaux d'Akerblad, auquel il reprochait injustement de ne pas savoir le copte. Figeac le poussait toujours à ne pas abandonner l'inscription de Rosette, et lui donnait des conseils qui n'étaient pas des plus judicieux. François avait des moments de vrai découragement : « Je viens de passer sept jours sans interruption sur l'inscription égyptienne et je suis convaincu qu'on n'en viendra jamais à la traduire complètement. » Mais cela ne durait pas : peu de jours après il était de nouveau plein d'entrain.

La seconde année d'études à Paris tirait à sa fin quand, le 20 juillet, il apprit que le grand maître de l'Université l'avait nommé suppléant de Dubois-Fontanelle, bibliothécaire et professeur d'histoire à Grenoble. Une fois encore la menace du service militaire plana sur sa tête, mais Fourier et Fourcroy réussirent à l'écarter et, au mois d'octobre, âgé seulement de 18 ans, il vint occuper sa chaire d'histoire à Grenoble.

Cette ville était à cette époque un centre littéraire et scientifique important. Les salons réunissaient une société intéressante et lettrée, qui avait beaucoup d'attraits pour François, mais où régnait un esprit libéral qui avait toujours été celui de la ville, et qui se pliait mal au despotisme du Maître, lequel avait à Grenoble ses suppôts et ses admirateurs. Aussi, les deux frères,

Figeac, professeur de grec, et surtout François, furent très vite en butte aux intrigues de cette clique, qui aurait voulu surtout faire révoquer le cadet. Parmi ses ennemis étaient de ses anciens persécuteurs du lycée, qui voyaient avec jalousie leur élève, encore tout jeune, occuper dans l'enseignement et surtout à l'Académie dauphinoise, une position supérieure à la leur. Heureusement que François avait en Fourier, le préfet, un protecteur et un ami dont l'attachement pour lui ne se démentit jamais. Il est vrai qu'il y avait entre eux des liens d'une nature toute spéciale. A cette époque parut l'introduction historique à la *Description de l'Égypte*, que Fourier avait été chargé d'écrire. Quelle part eut Champollion dans ce grand travail, c'est impossible à dire, mais il est certain que Fourier avait eu connaissance de toutes ses idées : Champollion ne pouvait pas s'offenser de ce que son nom ne parût pas, car il avait trop de raisons d'être reconnaissant au préfet qui, en mainte et mainte occasion lui avait prêté un appui très efficace, et l'avait tiré des plus grands embarras.

En 1810 commença l'impression de la première partie de son grand ouvrage, la *Géographie sous les Pharaons*, mais cette publication ne s'acheva pas. Toujours tourmenté de l'idée d'arriver au déchiffrement des hiéroglyphes, il lut, le 1^{er} août 1810, à l'Académie de Grenoble, un mémoire où l'on voit qu'il approche de la solution, quoiqu'il soit encore enchaîné par de graves erreurs. Il admet quatre genres de signes, parmi lesquels il distingue ce qu'il nomme les caractères symboliques, auxquels il n'attribue pas une valeur alphabétique, ce qui est le cas pour les autres écritures, en particulier le démotique et l'hiératique. L'erreur fondamentale consiste à renverser entièrement l'ordre dans la formation de ces écritures. Les hiéroglyphes seraient le terme, le couronnement d'un système alphabétique développé. Il reconnaît déjà des hiéroglyphes dans l'hiératique et leur donne même une valeur phonétique. Ils représentent non des lettres mais des sons, et cela non pas tous, puisqu'il en sépare ce qu'il appelle les anaglyphes ou caractères symboliques. Il est inutile d'insister sur cet essai qui, à ma connaissance, ne fut jamais publié. Pendant ces années, il publia quantité de travaux

sur telle ou telle question tenant à l'Égypte. Il fut le premier à établir que le dialecte copte appelé bachmourique, et qu'on attribuait à la partie orientale du Delta jusqu'à il y a encore peu d'années, était le dialecte du Fayoum. Cette opinion est maintenant généralement adoptée depuis les travaux de Stern, en 1878.

Ce qui était loin de faciliter ses travaux, c'étaient les intrigues incessantes qui s'attaquaient aux deux frères, et dont l'origine était la jalousie de Langlès et surtout de Quatremère. Figeac luttait avec persévérance et succès. Il faisait souvent le voyage de Paris et réussit à mettre de son côté Fontanes, le grand maître de l'Université. Ce qui prêtait aux adversaires de François une arme redoutable, c'étaient ses opinions politiques, quoiqu'il ne les fit que rarement entendre. Il était républicain, et ce mot sonnait mal sous l'empire. Au milieu de ces difficultés incessantes et journalières, il ne perdait pas de vue un instant sa grande idée, et il avait comme un pressentiment, qui s'accroissait de jour en jour, que l'heure approchait dans laquelle la lumière brillerait de tout son éclat.

En 1812, il était revenu d'une erreur fondamentale du mémoire de 1810. Il ne croyait plus que l'écriture cursive était la plus ancienne, mais admettait encore l'équivalence d'un caractère égyptien avec un caractère copte. Aussi, se plongeait-il toujours plus dans le copte. Il travaillait à des dictionnaires des différents dialectes et à la grammaire. Une autre fois, il découvre l'usage des vases appelés canopes, ces vases surmontés d'une tête d'animal et d'une tête humaine. Il reconnaît que ce n'était pas des symboles religieux, mais des vases où l'on mettait des viscères embaumés. Plus tard, il en vient à exprimer à son ami Saint-Martin que les hiéroglyphes avaient une valeur phonétique, mais sans encore oser le mettre par écrit. Il est tourmenté par la guerre contre ses ennemis, parmi lesquels s'étaient alors rangés Fourier, son ancien protecteur, et Sacy. Et puis les événements politiques dominant tout. Le 13 avril 1814, Grenoble reconnaît le roi Louis XVIII et, le 19, les Alliés occupent la ville. A cela succède dans la Faculté de Grenoble une période de troubles, où les jalousies scientifiques et politi-

ques, alimentées de Paris, se donnaient libre carrière. Cependant, au mois de septembre 1814, paraissaient les deux volumes de la *Géographie de l'Égypte*, dédié au roi. Ces deux volumes firent grand bruit et excitèrent l'envie des partisans de Quatremère, en particulier de Sacy.

Grenoble avait toujours été une ville de tendance libérale mais opposée aux excès de la révolution et aux anarchistes. Elle eut de la peine à accepter le retour des Bourbons, et quand soudain Napoléon quittant l'île d'Elbe reparut, elle lui fit un accueil enthousiaste d'autant plus que le maître reconnaissant de la loyauté qu'on lui avait témoignée, promit à la ville une constitution libérale et plus d'autonomie. Quoique cette promesse n'eût pas été exécutée, les sentiments de la ville ne changèrent pas, et il se fonda une association nommée la Fédération Dauphinoise dont François fut le secrétaire, et qui avait pour tâche de propager et de maintenir les idées libérales, tout en résistant aux extrémistes dont quelques-uns, des Jacobins de 1793 ayant tourné à l'empire, voulaient prendre des mesures violentes.

En même temps, François remplaça son frère Figeac dans la rédaction du Journal officiel de Grenoble dont il avait la charge. Ce journal soutenait franchement les opinions de la Fédération Dauphinoise, lesquelles étaient celles de la population de la ville. Champollion se jeta donc tout à fait dans la politique, et son dévouement à la défense d'une cause qu'il croyait juste lui fit beaucoup de tort. Quand Napoléon avait passé à Grenoble le 8 mars, la Faculté lui avait envoyé une députation dont François faisait partie. Napoléon qui se souvenait de l'avoir dispensé du service militaire pour qu'il pût continuer ses études égyptiennes s'informa de ses travaux, et apprenant qu'il avait composé un dictionnaire et une grammaire coptes, lui assura qu'il les ferait imprimer à Paris, à la grande joie des deux frères.

A ce moment-là, personne à Grenoble ne doutait que le retour de Napoléon ne fût définitif. L'empire allait être restauré ; aussi la consternation fut grande quand on apprit la bataille de Waterloo. Champollion voyant que la cause de Napoléon était perdue, n'hésita pas à se prononcer pour

la république. Le régime des Bourbons ne tarda pas à se rétablir. La Terreur blanche se fit fortement sentir à Grenoble. Au début, elle ne fut pas sanglante, mais quantité de mesures de police, destitutions et bannissement tombaient sur les anciens révolutionnaires et sur les partisans de l'empire.

Les deux frères Champollion eurent à souffrir, même François dans ses travaux. La grammaire et le dictionnaire coptes dont Napoléon avait promis la publication, avaient été présentés à l'Académie où ces livres avaient suscité un orage : les partisans de Langlès et de Quatremère étaient hors d'eux, car Quatremère avait aussi fait un dictionnaire, duquel il comptait qu'il serait publié aux frais de l'Etat. Cependant, les manuscrits furent remis à la commission qui rapporta en juillet 1815. Le rapporteur fut Sacy lui-même, qui parle des deux écrits sur un ton plutôt méprisant. La grammaire ressemblait trop à une autre plus ancienne, et quant au dictionnaire, il ne pouvait en approuver le principe. Sacy ne manquait pas de renouveler ce qu'il avait déjà fait souvent lorsqu'il arrêta l'élan de son ancien élève en lui disant qu'il n'arriverait certainement pas à ce déchiffrement tant désiré. Cette fois-ci il relevait comme une erreur ce que Champollion avait déjà prononcé, c'est que les hiéroglyphes avaient une valeur phonétique.

François fut profondément abattu par ce coup qu'il recevait de son ancien maître. Il sembla un instant que cela dût le décourager définitivement. Il s'en vengea par des écrits satiriques sur le nouvel ordre de choses lesquels aggravèrent encore les difficultés de sa situation. Les intrigues se multiplièrent et devinrent toujours plus intenses. Le 19 mars 1816, un décret ministériel expulsait les deux frères avec l'ordre de se rendre à Valence, Aix ou Nîmes. Le préfet, le comte de Montlivault, ancien secrétaire de Joséphine, qui était devenu un des agents du comte d'Artois, avait cependant quelques égards pour les deux frères, et obtint qu'ils pussent aller à leur ville natale, à Figeac. Ils n'étaient pas trop découragés, car au moment de leur départ, le préfet leur disait qu'il pensait qu'ils seraient rappelés un mois après.

Le 2 avril ils arrivaient à Figeac. En partant, comme ils avaient l'espoir de revenir peu après, et que du reste on les avait expulsés du jour au lendemain, ils n'avaient rien emporté avec eux, en particulier François avait laissé à la Bibliothèque tous ses papiers dans une chambre fermée à clef. Leur emploi à la Bibliothèque leur était laissé nominalemeut. Mais le 2 septembre, ils apprirent qu'on leur avait donné un successeur. Il fallut donc que François fit venir avec une certaine peine les documents égyptiens qu'il avait laissés dans cette chambre. Il entreprit de refondre son dictionnaire et sa grammaire copte. Du reste, le temps qu'il passa à Figeac ne fut point favorable à ses travaux. Il fut occupé d'autres choses, il fonda une école lancastérienne, surtout il eut à défendre la maison paternelle asile de son frère et de ses sœurs contre des créanciers impitoyables qui les auraient réduits à la misère.

Néanmoins, il avait déjà une réputation établie, et l'on correspondait avec lui de Paris et de l'étranger. Nous ne savons pas exactement ce qui motiva son départ de Figeac. En automne 1817, le préfet changea. Choppin d'Arnouville était un homme d'idées libérales qui désirait renouveler la Faculté philosophique de Grenoble. Champollion rentra dans la ville à laquelle il était attaché de toutes les forces de son âme. Le préfet qui avait reçu de Louis XVIII la mission de faire oublier par sa douceur et son libéralisme les rigueurs de 1816, le reçut extrêmement bien, ainsi que le recteur, l'abbé de Sordes. On comptait sur lui pour fonder une école lancastérienne et en général pour développer l'école dont ne voulaient ni Napoléon ni les royalistes réactionnaires. Aussi les commencements furent-ils très difficiles : le clergé appuyé par le comte d'Artois, le général commandant Donnadieu, et le maire, marquis de Pina faisaient une opposition féroce, et voulaient faire changer le préfet qui soutenait et encourageait de toutes ses forces Champollion. La lutte était si violente qu'une crise aiguë allait éclater. Elle fut évitée par le rappel du général Donnadieu.

Délivré de ces entraves, Champollion avec l'appui des autorités et du préfet ouvrit une grande école qui devait suffire à deux degrés, le degré supérieur avec 250 élèves

et l'autre avec 60, sur le principe de l'école lancastérienne. Il commença avec 175, mais le nombre monta en quelques semaines jusqu'à 300 : le succès fut complet.

Nous n'avons pas ici à nous occuper de l'activité pédagogique de Champollion qui l'absorba à un tel point, qu'en 1817 il refusait une place de professeur d'histoire à Turin, et surtout il resta sourd aux appels de Salt le consul anglais, en Egypte, qui faisait faire des fouilles par Belzoni dans la Vallée des Rois, alors que de son côté Caviglia en faisait près du Sphinx. Il n'oubliait cependant pas les hiéroglyphes, auxquels il consacrait ses rares moments de loisir et souvent ses nuits. Ce qui le préoccupait surtout c'était d'avoir une bonne reproduction de la pierre de Rosette. Il avait obtenu une place de professeur d'histoire au lycée et le 30 décembre 1818, il épousait Rose Blanc, la fille d'un négociant de Grenoble, avec laquelle il avait été longtemps fiancé. Peu après, la place de bibliothécaire fut rendue à Figeac, son frère, place dans laquelle François était son suppléant : et il rentra dans la fameuse chambre jaune qu'il avait quittée en 1816, et où il retrouva la plupart de ses documents, ce qui chose curieuse, ne le poussa pas à reprendre ses travaux égyptiens, car en septembre 1819, il lisait à l'Académie Dauphinoise un mémoire sur la manière d'écrire l'histoire.

Mais ces années furent pour lui une période de luttes et de difficultés sans cesse renaissantes. Grenoble était une ville où les passions politiques étaient très excitées. Champollion, l'un des chefs du parti libéral, eut constamment à combattre les intrigues du parti réactionnaire qui, par moments, avait en mains l'autorité. Cette guerre qui ne cessa presque pas, eut les conséquences les plus graves pour sa santé. Des troubles nerveux toujours plus fréquents auraient, de l'avis des médecins, commandé un repos absolu de crainte d'une apoplexie. Il s'y refusa : une aggravation subite le força quelque temps à renoncer à tout travail. Pendant les vacances qu'il passa à la campagne, il reprit ses forces et avant que son activité pédagogique recommençât, dans le silence de sa chambre de travail à la bibliothèque, il revint à ses travaux égyptiens, en première ligne au déchiffrement. Plusieurs savants s'en

occupèrent, en particulier l'Anglais Young avec lequel il était en correspondance. Il alla jusqu'à Lyon, où se trouvait une belle collection égyptienne qui provenait du consul Drovetti, mais il se plaint de ce que ses forces le trahissent au moment où il faudrait faire un grand effort.

Malgré l'état précaire de sa santé, il prit une part active à un mouvement révolutionnaire qui agita Grenoble à la fin de 1820. A la tête d'une bande de révoltés, il monta à la citadelle, en arracha le drapeau blanc qu'il remplaça par le drapeau tricolore. Le mouvement fut vite réprimé, et Champollion dut à de hautes protections, surtout à la Chambre des pairs, de ne pas être jugé pour haute trahison. Mais il perdit tous ses emplois à Grenoble ; il ne pouvait plus rester dans cette ville et, en juillet 1821, il partit avec son frère pour Paris. A ce moment-là, sa vie de pédagogue et d'homme politique prit fin, il n'y eut plus que l'égyptologie.

Il arrivait à Paris âgé de 30 ans, avec une santé brisée à tel point qu'il ne croyait plus pouvoir vivre que peu de temps, sans arriver à ce déchiffrement qui était pour lui la terre promise, en vue de laquelle il mourrait sans pouvoir l'atteindre. Il chercha à se rapprocher de l'Institut qui avait été rétabli dans son ancienne forme par les Bourbons. L'Institut et le Collège de France étaient alors dans le monde le foyer et le point central des progrès dans toutes les branches des connaissances humaines. A l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, Champollion avait un ami dévoué, le vétéran de l'Institut, le vénérable Dacier, qui en était l'âme, tandis que d'autres, comme Sacy lui-même, ne lui témoignaient que de la jalousie et de l'hostilité. A ce moment, le physicien anglais Young avait publié ses travaux sur l'inscription de Rosette qui avaient fait grand bruit en Angleterre et sur le continent. Sacy lui écrivait en 1815 : « Si j'ai un conseil à vous donner, c'est de ne pas trop communiquer vos découvertes à Monsieur Champollion. » Il le traita de charlatan et il ajouta : « Il est sujet à jouer le rôle du geai paré des plumes du paon. Ce rôle finit souvent fort mal. »

Si nous examinons où Champollion en était du déchiffrement au moment de son arrivée à Paris, en juillet 1821,

nous devons constater que depuis son premier pas qu'il avait fait le 30 août 1808, étant encore à Paris, et peu avant son retour à Grenoble, il avait fait plusieurs essais malheureux, et s'était engagé sur des voies fausses : ainsi lorsque, en 1810, il avait développé devant l'Académie Dauphinoise l'idée que l'écriture démotique purement alphabétique était la plus ancienne de laquelle s'étaient formés les hiéroglyphes. Il avait pourtant exactement distingué l'hiératique qui était la transition de l'une à l'autre. En 1813, il parle d'hiéroglyphes alphabétiques, et il en distingue six dont il indique les trois formes desquelles, il est vrai, plusieurs sont erronées. Il était revenu de son idée fautive sur l'ordre des trois écritures, et même il aurait voulu renoncer au mot d'hiéroglyphes qui, dans l'usage courant, veut dire un signe qui n'a pas de son, mais qui représente une idée. L'hiéroglyphe est bien l'origine du système graphique, mais ne représente qu'une syllabe.

Ses opinions changeaient fréquemment, tantôt il se rapprochait de la vérité, tantôt au contraire, il s'en éloignait de nouveau. Il est difficile de le suivre dans toutes ses variations pendant les dernières années qu'il passa à Grenoble. En mai 1821, peu de temps avant son retour à Paris, il réussit à établir la correspondance exacte entre chaque signe hiératique et l'hiéroglyphe dont il était une première simplification, une seconde était la démotique. Il établissait donc l'unité dans le système. Il présenta ce travail à l'Académie de Grenoble, avec des tableaux indiquant d'un côté le signe hiéroglyphique, et de l'autre l'hiératique correspondant. Il divisa les hiéroglyphes en figuratifs et symboliques, mais le caractère phonétique qu'il avait affirmé précédemment, ne paraît plus, il va même jusqu'à le nier formellement. Sa conclusion est celle-ci : « Les caractères hiéroglyphiques sont des signes de choses et non des signes de son. » Ce mémoire qui fut imprimé à Grenoble la même année, est un recul positif sur ce qu'il avait soutenu auparavant. Il retombait entièrement dans l'ancienne erreur.

Il n'y demeura pas longtemps. Il poursuivit sans se lasser ses recherches, s'attachant surtout à l'inscription

de Rosette, quand il lui vint un secours inattendu. Un voyageur anglais, Bankes, avait copié dans l'île de Philae une inscription grecque qui devait être à peu près la traduction d'un texte hiéroglyphique placé au-dessus. C'était donc une seconde inscription bilingue. Elle fut d'abord communiquée au savant anglais Young qui s'était occupé du déchiffrement des hiéroglyphes, et qui, il faut bien lui rendre cette justice, avait réussi à déterminer quatre lettres qu'il avait tirées des noms de Ptolémée et Bérénice. Il en resta là, et la nouvelle découverte ne le fit nullement avancer, quand même Bankes attira son attention sur ce que le texte grec renfermait les noms de Ptolémée et de Cléopâtre, et que ces deux noms devaient être dans les deux ovals de texte hiéroglyphique que nous appelons cartouches et que, déjà en 1797, l'archéologue danois, Zoëga, avait supposé devoir renfermer des noms royaux.

Ce ne fut que plus tard que Champollion eut connaissance de la découverte de Bankes. Il continuait toujours ses recherches en s'appuyant sur l'inscription de Rosette, et en partant du texte démotique dont il pensait qu'il lui donnerait la clef des hiéroglyphes phonétiques. Et en effet, le 23 décembre 1821, partant de l'unité des trois genres d'écriture il concluait que ces noms propres devaient être écrits par des signes de même genre qui n'étaient donc pas tous idéographiques, comme il le soutenait peu avant. Il reconnut d'abord le nom de Ptolémée en hiéroglyphes. Un papyrus démotique lui fournit le nom de Cléopâtre qu'il transcrivit aussitôt en hiéroglyphes. En janvier 1822, Bankes envoya à l'Institut la copie de l'inscription de Philae, et l'on comprend la joie du chercheur, quand il vit que le cartouche de Cléopâtre présentait signe pour signe exactement le nom qu'il avait reconstitué par le démotique: ces deux noms lui donnaient déjà douze caractères hiéroglyphiques. Il en augmenta la liste par l'analyse de noms tels qu'Alexandre, Tibère, Germanicus, Trajan: c'étaient tous des noms d'époque tardive, néanmoins il reconnut déjà alors que les caractères hiéroglyphiques étaient à la fois syllabiques et alphabétiques.

Le 26 juillet, il lut à l'Académie des Inscriptions un grand mémoire sur le texte démotique de l'inscription de

Rosette, dont il fit une analyse complète, donnant le texte hiéroglyphique dans la partie où il correspond au démotique, sans cependant à proprement parler déchiffrer, c'est-à-dire sans lire encore les hiéroglyphes, ce à quoi il espérait bientôt arriver. Ce mémoire resté inédit fit une si grande impression sur les auditeurs, que Sacy qui jusqu'alors lui avait été hostile, se leva et lui prenant les deux mains, le félicita chaudement.

Ses progrès avançaient presque de jour en jour. Au commencement de septembre, il avait les noms des empereurs romains, mais pas encore tous ceux des Lagides. Mais dans ce travail intense, il fallait lutter contre une faiblesse nerveuse qu'il était décidé à surmonter. C'est le 14 septembre qui fut le grand jour. Levé de bon matin, il regardait des copies d'inscriptions qui lui avaient été apportées par l'architecte Huyot. Il y trouve un nom royal dans la seconde moitié duquel il lit le groupe qui, d'après les caractères qu'il avait déterminés, doit se lire *meses*, et en haut le disque solaire celui du dieu Ra. Voilà donc le nom de Ramsès lu pour la première fois. Il osait à peine y croire, il examina les différentes formes du nom où il trouva ce qu'il avait découvert, des caractères homophones ayant la même valeur. Il lut aussi le qualificatif du nom, aimé d'Amon. Doutant encore de la grandeur du résultat, il regarde une autre feuille, il voit un cartouche qui commence par l'ibis, l'emblème du dieu Thoth et il reconnaît aussitôt le nom de Thothmès. Puis laissant les noms des rois, il voit qu'il peut lire des fragments de textes qui sont écrits avec les mêmes caractères. La lumière s'était faite, le voile qui depuis des siècles recouvrait ces inscriptions était définitivement levé.

Ne se connaissant plus, tant il était ivre de joie, il sort de sa maison, à la rue Mazarine, se précipite à l'Institut où travaillait Figeac, jette sur sa table un monceau de papiers, et lui crie : « Je tiens l'affaire », puis au moment où il voulait parler, il tombe comme mort. Il fut cinq jours dans un état de léthargie complète, puis lorsqu'il s'éveilla, le 19, il avait repris la plénitude de ses facultés, et se replongeait immédiatement dans le grand intérêt de sa vie. Le 21, il était suffisamment rétabli pour pouvoir dicter à

son frère, assis à côté de son lit, un mémoire qu'il voulait présenter à l'Académie. Le mémoire terminé le 22, fut lithographié. Le 26, Figeac écrivait à Dacier pour lui demander de pouvoir présenter à l'Académie ce mémoire qui avait la forme d'une lettre à lui adressée. Dacier écrivit au président Sacy, qui non-seulement autorisa cette lecture, mais invita Champollion à la faire lui-même : il conviait en même temps deux hôtes de distinction, Young et Alexandre de Humboldt. C'est le 27 septembre qu'eut lieu la séance mémorable dans laquelle Champollion lut cette lettre qui ouvrait le livre fermé depuis, 1500 ans.

La lettre à Dacier roule presque uniquement sur les noms des rois de l'époque grecque et de l'époque romaine, mais il avait déjà abordé les noms pharaoniques, et c'est là ce qui l'occupa pendant les semaines qui suivirent et où il s'aida des listes de Manéthon comme confirmation de l'exactitude de son déchiffrement. Pendant quelque temps encore, il persista dans l'idée que, comme en Chine, les noms royaux seuls étaient écrits en caractères phonétiques. Mais il ne tarda pas à passer à de vrais textes, et il reconnut que les caractères dont il avait trouvé la valeur phonétique dans les noms propres, avaient partout la même valeur, et qu'il y avait cependant à côté d'eux des caractères figuratifs et symboliques, ceux que nous appelons les déterminatifs, et, en outre, qu'il y avait un grand nombre d'homophones, c'est-à-dire de signes différents ayant la même valeur.

A la fin de 1822, il en était arrivé à cette conclusion que le système hiéroglyphique consiste avant tout en éléments phonétiques, auxquels se mêlent des éléments figuratifs, et que ces divers éléments sont si intimement liés les uns aux autres que l'ensemble rend le son et l'articulation de la langue parlée, et peut être employé à tout écrire. S'aidant du copte, il reconnaissait journellement les formes grammaticales des différents mots, et il jetait les bases d'une grammaire hiéroglyphique. Il ne lui restait qu'à mettre en usage l'instrument qu'il avait découvert : il n'avait qu'à lire et à traduire.

Telle est la découverte de Champollion. Jetons maintenant un coup d'œil rapide sur l'usage qu'il en fit. Ce fut

d'abord le premier essai d'établissement de la *grammaire* dans le « Précis du système hiéroglyphique des anciens Egyptiens » qui parut en deux éditions à quatre ans de distance, œuvre qui encore aujourd'hui dit Brugsch, un des maîtres de l'égyptologie de la fin du siècle passé, doit exciter notre admiration par la clarté et la sûreté de la méthode. Dans cet ouvrage, Champollion a distingué trois classes d'hiéroglyphes : les caractères idéographiques, tropiques et phonétiques. Il a montré qu'il n'y avait pas proprement d'orthographe en égyptien, en ce sens qu'il n'y a pas une seule manière d'écrire un mot, et qu'un caractère idéographique ou tropique peut suivre un mot écrit sous une forme purement phonétique, et lui servir d'explication ou, comme on l'appelle maintenant, de déterminatif.

Une fois la clef de l'écriture retrouvée, il fallait refaire l'histoire à l'aide de ces innombrables textes que maintenant on pouvait lire. Dans ces temps heureux, où le sol de l'Egypte n'avait pas encore été pillé par les fellahs et les voyageurs, les étrangers et surtout les consuls qui avaient quelque intérêt pour les études archéologiques, rassemblaient facilement des collections qu'ils envoyaient en Europe. C'est ce qu'avait fait l'Italien Drovetti, consul général de France qui, en 1823, offrit au roi Charles X une collection qu'il avait formée pendant un séjour de vingt ans. La France ne l'accepta pas. Ce fut le roi de Sardaigne qui l'acheta. Elle fit le fond de la collection du Musée de Turin.

Champollion désirait vivement étudier cette collection et pouvoir appliquer sa découverte à des inscriptions nombreuses et importantes. Les ressources nécessaires lui furent fournies par le duc de Blacas et le résultat de ses recherches fut consigné dans deux lettres à ce grand seigneur, qui parurent en 1824 et 1826. Ce sont les premiers travaux où les données des historiens comme Hérodote et Manéthon aient pu être soumis à une critique sérieuse, à l'aide des documents égyptiens. Il chercha tout d'abord à reconstituer la série des rois qui, jusqu'à l'époque grecque formait trente groupes qu'on a appelés dynasties. Il est clair qu'il ne put pas réussir du premier coup, et les tra-

vaux de ses successeurs ont modifié considérablement les résultats auxquels il était arrivé. Cependant un grand nombre de ses identifications subsistent encore. Ainsi, la dix-huitième dynastie avait été correctement reconnue

Dans la collection de papyrus, il en découvrit un en hiéroglyphique, malheureusement en fort mauvais état, mais d'une grande importance. On l'a appelé « les Annales » de Turin. C'était une liste des rois d'Égypte depuis le premier, Ménès, avec la durée de leur règne indiquée en années, mois et jours.

Il signale aussi le grand papyrus qu'il a appelé « le Rituel », et que nous appelons maintenant « le Livre des Morts » ; il a été publié plus tard par Lepsius : c'est le texte funéraire le plus important de la littérature égyptienne.

En Italie, Champollion fut fort bien reçu. Il avait déjà fait un disciple, le Pisan Rosellini, qui devint son ami et son compagnon de voyage. En France, ses travaux commençaient à faire du bruit, ils sortaient du cercle étroit des académiciens et de quelques lettrés. Aussi, lorsque l'Anglais Salt arriva à Livourne avec une collection importante, le roi Charles X n'hésita pas à l'acheter. C'est le fond de la collection du Louvre, connu encore sous le nom de Musée Charles X.

Depuis l'âge de quinze ans, Champollion était tourmenté du désir d'aller voir l'Égypte : cette nature, ce climat, ce grand fleuve, tout cet ensemble qui a marqué la race égyptienne d'un caractère spécial et indélébile. A la suite de ses brillantes découvertes, ce n'était plus un simple désir, c'était un besoin intense, une nécessité pour lui d'aller à la source même des documents dont il avait livré l'interprétation au monde savant. Il s'adressa à son protecteur, le duc de Blacas, qui l'engagea à présenter une requête au roi. Charles X accepta et, d'accord avec ses ministres, il accorda les fonds nécessaires. A la demande du grand-duc de Toscane, une commission de savants italiens, dirigée par Rosellini, se joignit à l'expédition française pour laquelle on avait désigné la corvette l'Eglé et, le 31 juillet 1828, Champollion prenait la mer, échappant de quelques heures à une lettre de Drovetti, qui

l'engageait à remettre son voyage, et à une dépêche de Paris qui suspendait son départ.

Au cours de ce voyage qui dura jusqu'en novembre 1829, Champollion écrivit à son frère une série de lettres qui furent publiées en partie dans le *Moniteur Universel*, et qui décrivaient tout ce qui se présentait à ses yeux émerveillés. Pour lui, chaque pas, chaque inscription devant laquelle il se trouvait était une découverte. Sans doute, la forme générale des édifices était connue, par les publications des voyageurs qui l'avaient précédé, mais, à de rares exceptions près, la reproduction des inscriptions hiéroglyphiques était fort défectueuse, car on ne savait pas les lire. Maintenant, chaque monument était pour lui un livre dont il pouvait reconnaître le contenu. Qui avait élevé ces obélisques, ces temples fameux qui, depuis Hérodote, faisaient l'admiration des voyageurs ? Quels étaient les noms des souverains puissants qui avaient conçu et créé ces constructions gigantesques ? Que voulaient dire ces représentations bizarres et fantastiques qui ornaient les murs des vastes tombes creusées dans le rocher, tombes que les voyageurs grecs avaient visitées et sur lesquelles ils avaient écrit leurs noms ? Autant de questions insolubles jusqu'à lui. Aussi, chaque lettre contient un ensemble de faits absolument nouveaux sur l'histoire, la mythologie, la géographie et tout ce qui tient à l'ancienne Egypte. Il faut voir avec quelle avidité et, passez moi l'expression, avec quelle frénésie Champollion se jette sur ces monuments. Tandis que les dessinateurs reproduisent les grands tableaux qui décorent les murailles des temples et des tombeaux, lui s'attache aux inscriptions. Il décrit chaque scène qu'il a sous les yeux, il analyse le contenu du texte. S'il ne peut pas le transcrire en entier, il en donne des fragments d'interprétation. Dans les tombeaux des rois, il copie entièrement de sa main l'un des plus longs et des plus riches, et il y joint l'étude de toutes les variantes qu'on trouve dans les autres tombeaux. Ce manuscrit, dit Emmanuel de Rougé, est capable d'effrayer le travailleur le plus intrépide. Mais les forces de Champollion ne pouvaient suffire aux exigences de la tâche qu'il s'était donnée. Il fléchit sous l'excès de

travail. Il fallut céder à la fatigue et quitter au plus vite un climat dangereux. Quoiqu'il n'y paraisse pas dans ses lettres, il est certain que la santé de Champollion, affaiblie depuis des années, ne résista pas à son indomptable énergie. Chez lui, c'est le cas de le dire, la lame usa le fourreau.

Rentré en France au commencement de 1830, il entreprit aussitôt de mettre en œuvre les documents qu'il avait apportés et surtout sa grammaire et son dictionnaire. En 1831, Louis-Philippe décrétait la fondation d'une chaire d'égyptologie, fondée spécialement pour Champollion, et pour qu'il pût y exposer ses grandes découvertes. Il ne l'occupa que trois ou quatre fois après la séance d'ouverture. Une maladie qu'il appelait la goutte, qu'il disait avoir contracté en Egypte, ne tarda pas à le saisir. Des attaques répétées de paralysie lui ôtèrent ses forces physiques, mais elles n'affectèrent en rien son esprit et lui permirent d'achever son travail de prédilection et sa grammaire « ouvrage étonnant — dit Letronne — qu'on peut regarder comme l'un des plus grands efforts du génie philologique dans les temps modernes ».

C'est à cette grammaire qu'il consacra ce qui lui restait de vie et, quand, sentant la mort approcher, il en mit une dernière fois les feuilles en ordre, après s'être assuré que rien n'y manquait : « Serrez-la soigneusement, dit-il à ses amis ; j'espère qu'elle sera ma carte de visite à la postérité. »

Le 5 mars 1832 s'éteignait ce beau génie, moins de dix ans après que, dans sa lettre à Dacier, il avait posé sûrement et définitivement les fondements de la science égyptologique. Et qu'avaient été ces dix ans ? une marche triomphale à la conquête de cette science qui, pendant des siècles, avait bafoué les efforts les plus persévérants. Tel a été Champollion, telle a été la courte carrière de l'un des plus grands héros que compte l'histoire des connaissances humaines.